

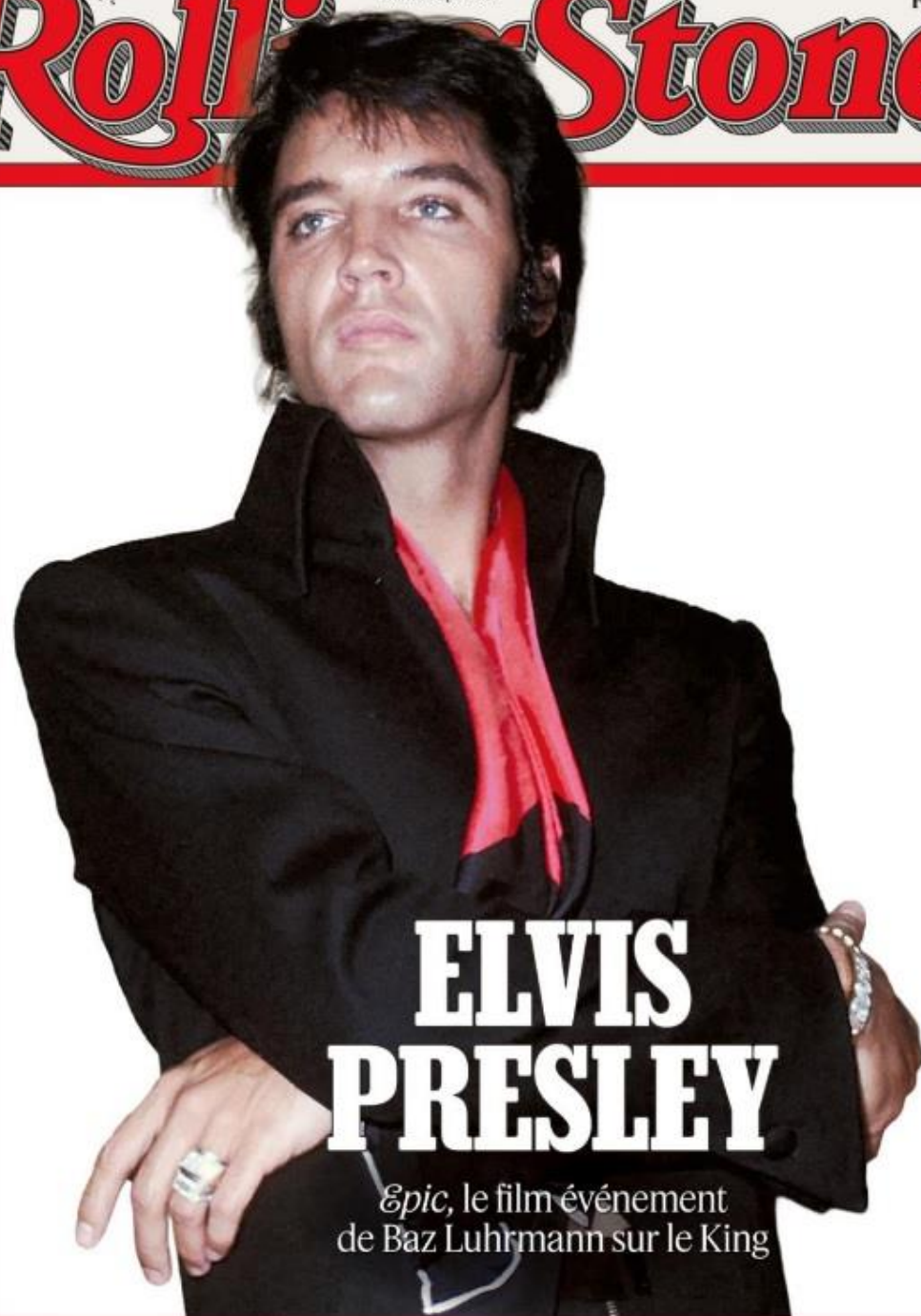
« Les infos rock qu'il vous faut »

HEBDO

Édition Spéciale

DIGITAL
Numéro spécial
20 Février 2026
FRANCE

Rolling Stone



ELVIS PRESLEY

Epic, le film événement
de Baz Luhrmann sur le King

ROLLING STONE INTERVIEW



par Xavier Bonnet

 *Oliver Borde pour NBC Universal*

Baz Luhrmann

Elvis possède un côté unique. Il suffit juste de remuer un peu la poussière qui s'est formée autour de lui pour le découvrir.

Baz Lurhmann

Le réalisateur australien n'en avait donc pas fini de sa relation au King avec son film-biopic il y a quatre ans.

Avec EPIC : Elvis Presley In Concert, il lui rend même hommage de la plus belle des façons.

L'histoire serait presque trop belle pour être vraie si elle ne s'était pas avérée...vraie, après des années considérée par beaucoup comme une légende urbaine : une soixantaine d'heures d'archives visuelles d'Elvis Presley dormant dans une mine de sel du Kansas, environnement propice à une meilleure conservation de bandes et pellicules témoignant de concerts et de tournées entre 1970 et 1977. Autant d'archives sur lesquelles Baz Luhrmann et son fidèle collaborateur Jonathan Redman avaient réussi à mettre la main alors qu'ils travaillaient à l'ébauche d'Elvis, le biopic qui avait valu à Austin Butler quelques accessits remarqués pour le rôle-titre et à Tom Hanks d'en plonger plus d'un dans la perplexité au moment d'enfiler le costume du Colonel Parker. Mais se servir de tels trésors en guise d'inspiration ne pouvait décemment pas suffire, d'où l'idée qui s'imposa rapidement de ne pas les laisser regagner leur mine de sel de ce pas. Ils forment aujourd'hui la trame et la sève d'un documentaire, EPIC : Elvis Presley In Concert, incontournable pour tout fan du King mais aussi de quiconque ayant su garder un peu de curiosité pour le parcours d'un artiste que l'on aura trop souvent réduit au rang d'icône, de "personnage".

Baz Lurhmann



On a pu vous lire déclarer que ce documentaire était pour vous un "poème tonique". Que vouliez-vous dire exactement ?

BL: Les gens pensent qu'à la différence d'un film, un documentaire dit la vérité, est la vérité, alors qu'il n'est que le point de vue de celui ou celle qui les raconte, qui fait des choix. Si je m'en étais tenu à un simple film de concerts, pour peu qu'on ait eu les moyens financiers de les utiliser comme tels, cela aurait été un peu comme du déjà vu, quelque chose d'assez linéaire. L'idée était donc d'y ajouter une touche un peu plus fantastique, de sortir un peu du rail. Entre la musique et les moments où Elvis parle, il y a pour le spectateur comme un espace de liberté. Un moment que je considère de poésie qui laisse de la place à y glisser son propre vécu.

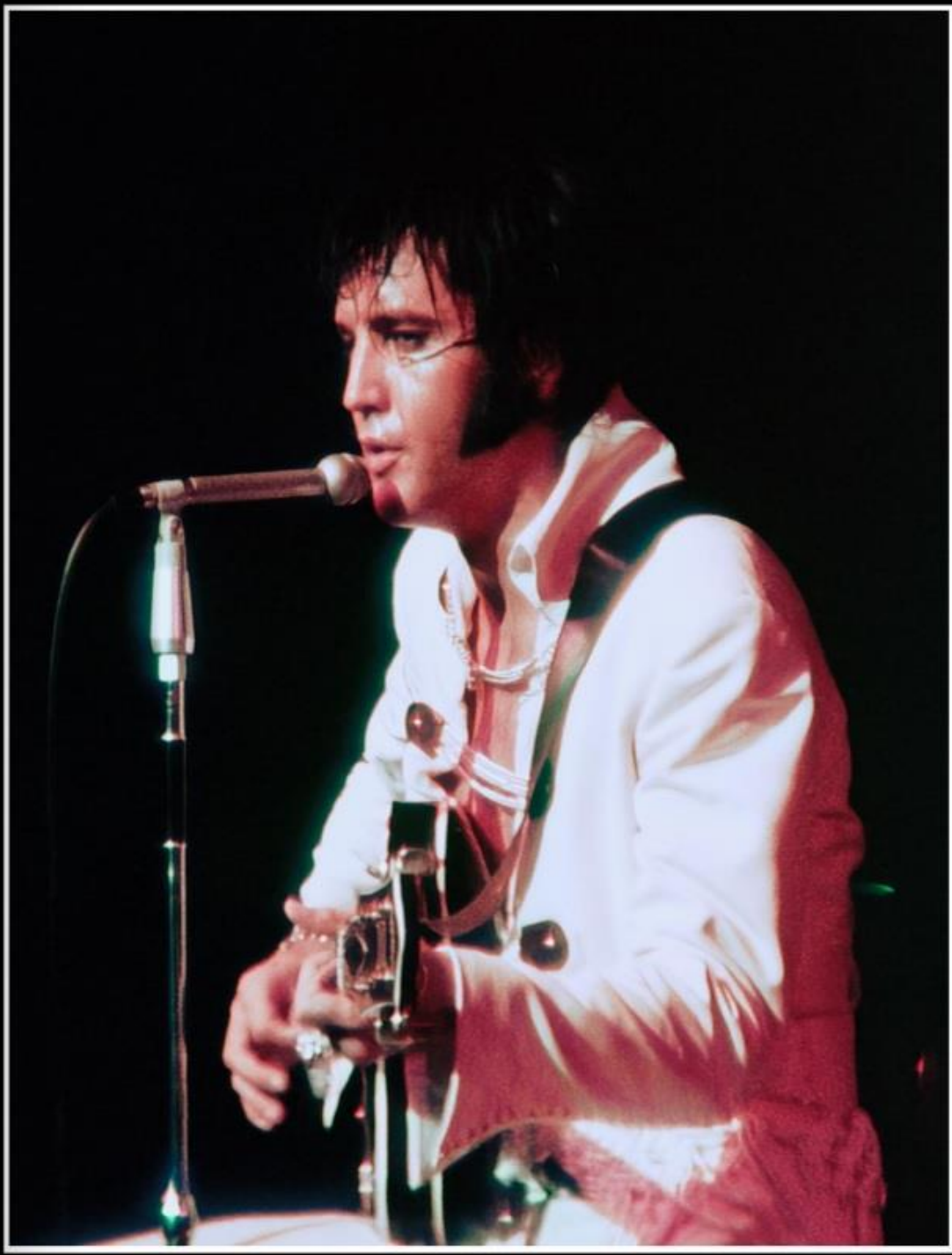
Baz Lurhmann

Que vouliez-vous réellement montrer avec ce documentaire que vous n'aviez pas pu faire avec le film ?

BL : Le film s'attardait davantage sur tout le carnaval autour d'Elvis, comment il pouvait être considéré comme une attraction de carnaval précisément par le Colonel qui était uniquement focalisé sur l'argent. Avec les tensions que ça a pu provoquer entre eux deux, un peu comme dans *Amadeus* [le film de Milos Forman sur Mozart en 1984, nda], qui fut d'ailleurs une inspiration. Là, il s'agit de tout autre chose, de se focaliser uniquement sur un Elvis révélant son histoire, mais aussi de rencontrer Elvis en tant qu'individu et plus en tant que mythe. Et ma plus belle récompense est quand des gens y ont déjà vu la documentaire viennent me dire "Je n'avais pas idée qu'Elvis était si cool". C'était vraiment ce sur quoi je voulais me concentrer.

Le travail sur la synchronisation des images et du son est assez époustouflant. Cela a-t-il été la partie la plus difficile à gérer ?

BL : Les images furent une pure joie, grâce à Peter Jackson et son incroyable équipe. Ça m'amuse de penser que dès gamins vont penser : "Pas de quoi en faire un plat, ce n'est que de l'IA..." Il n'y a pas une image faite à l'IA dans EPIC, pas une seule. Aucun effet visuel non plus. Le seul effet visuel est celui qu'Elvis avait sur son public. Pour le son, ce fut plus ardu car nous avons dû le récupérer à partir de sources différentes.



Baz Lurhmann

Votre film a créé un nouvel intérêt pour Elvis auprès des jeunes générations, comme *Bohemian Rhapsody* avait pu le faire pour Queen. EPIC poursuit-il le même objectif ou s'adresse-t-il en priorité à ceux qui le connaissent déjà ou croient le connaître déjà ?

BL : Oui, d'une certaine manière. Ce qui m'avait étonné avec le film était comment des enfants de dix ans, que leurs grands-parents avaient emmené, réagissaient à Elvis, comment ça leur parlait. À cause de son énergie notamment. Et comme pour Shakespeare ou *Gatsby*, il me semble de ma responsabilité de "rafraîchir" des figures que l'on pourrait penser ennuyeuses, délavées, afin de les "recoder" aux yeux de jeunes générations, sans qu'il s'agisse non plus de les changer.

Nous parlons justement de quelqu'un mort il y a bientôt cinquante ans. En quoi Elvis reste-t-il moderne ? Ou est-il en quelque sorte englué dans son époque ?

BL: Comme pour tout artiste, qu'il se nomme Shakespeare, Marilyn Monroe, James Dean et aussi unique soit-il, il y a un essor et un déclin. Puis une autre génération les redécouvre. Je rencontre des jeunes dès 20 ans qui ne savent pas qui était Marlon Brando. Mais quand ils vont le faire, il va revivre.

Baz Lurhmann

Un talent unique traverse les temps et la géographie. C'est le temps qui juge si tel art devient classique, s'il va rester pour toujours, qui décide que Juliette est une jeune fille très moderne dans *Roméo et Juliette* tel que l'a écrit Shakespeare, qu'elle aurait toute sa place aujourd'hui.

Elvis possède lui aussi ce côté unique. Il suffit juste de remuer un peu la poussière qui s'est formée autour de lui pour découvrir qu'il ne s'agit pas seulement d'être moderne mais aussi pertinent. Bon nombre de ses chansons parlent de décence, de civilité, de gentillesse, d'empathie. Autant de valeurs qui pont un peu disparu du paysage aujourd'hui.

Où étiez-vous le 16 août 1977 ? Vous en souvenez-vous ?

BL : Parfaitement. Dans un bus qui m'emmenait à l'école. Il y avait deux heures de trajet depuis chez moi. Sur une grande partie du trajet en question, nous n'étions que quatre gamins, quand l'un d'entre eux, Craig Vipon, a soudain lâché : "Eh, vous avez entendu la nouvelle ? Elvis est mort !" Je n'ai pas voulu y croire car j'étais persuadé au fond de moi que je rencontrerais Elvis un jour et que nous deviendrions amis. J'avais même le sentiment étrange de l'avoir rencontré...

ELVIS PRESLEY

ELVIS PRESLEY
COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VU

BAZ LUHRMANN

EPIC

ELVIS PRESLEY IN CONCERT



EXCLUSIVEMENT

LE 18 FÉVRIER

AU CINÉMA LE 25 FÉVRIER



★★★★

EPIC

Baz Luhrmann



Là, en pleines répétitions de futurs shows à Las Vegas, au milieu de ses musiciens et choristes, avec ses grosses lunettes de soleil et ses chemises bariolées, il est resplendissant. Dans son élément naturel. Ce n'est qu'une des images qui imprègnent la rétine durant ces quelque 95 minutes. Au-delà de l'argumentaire un peu bancal voulant qu'Elvis Presley se raconte, donne sa version des faits, via l'utilisation d'une interview audio inédite devenant fil rouge du documentaire, c'est un homme qui rayonne, un artiste qui n'existe plus uniquement de par le... barnum créé autour de lui depuis le premier jour ou presque, avec son consentement ou pas, avec ou sans les plans de bataille-carrière d'un certain Colonel. Là, sur cette scène de l'Intercontinental ou celles d'autres en tournée à l'orée des Seventies qui lui seront plus tard fatales, les images et le son magnifiquement restaurés-retravaillés renvoient une vérité que l'on avait presque oublié, la seule tangible pourtant : celle d'une voix se jouant de tous les genres musicaux, celle d'un magnétisme hors du commun.

Xavier Bonnet



Elvis Presley

LE FANTÔME DE MEMPHIS

par Denis Soula
BETTMAN COLLECTION/GETTY

Elvis Presley

À sa disparition, le 16 août 1977, Elvis n'est plus le rockin' rebel filmé en plan serré lors de sa première apparition au "Ed Sullivan Show" en septembre 1956. Pourtant il nous ramène toujours à nos émotions adolescentes, aux promesses grisantes d'une vie devant soi.
Évocation

Elvis Presley est partout, et il est de retour. Comme Batman, Spiderman et les autres super-héros, on n'en finit pas de le cloner, avec plus ou moins de bonheur : spectacles, hologrammes, objets, argent... avec des fragments de sa musique pour ADN. Ce n'était pas gagné d'avance. Au moment de sa mort, le crooner de Las Vegas avait tout contre lui : obésité, vacuité, fatuité. Les dernières images sont insoutenables : un homme-tronc maquillé, dégoulinant de sueur, micro tenu comme un tube suggestif. On entend à peine sa voix, noyée dans les violons, les synthés. Il meurt dans la torpeur de l'été. La nouvelle tombe au camping, d'un transistor sur la table pliante. Au bar, un vacancier lance : « C'est lequel, le King qui est mort ? Le boxeur ? »

Elvis Presley

En France, 1977, c'est l'époque du moderne : béton, ingénieurs, Giscard, télé en couleurs, disco. Elvis ? Un fantôme de l'ancien temps en noir et blanc. On ne sait plus grand-chose de lui ; les révélations sur les médicaments, les Cadillac, les orgies et le lent suicide viendront plus tard. Ceux qui ont grandi avec lui, qu'il a réveillés, déniaisés – prêts à voir ses films même s'il jouait un vendeur de machines à laver – sont passés à autre chose. Certains ont arrêté la musique, d'autres se sont tournés vers Boulez, le jazz, Sheila, Ringo, les Bee Gees. Pour les rockers, c'est Led Zep, The Who, Lou Reed, Iggy Pop, David Bowie, puis bientôt The Clash, les punks, la new wave, The Police... Sur la carte du rock mondial, Elvis a été effacé.

Comme Muhammad Ali, il est venu et la lumière fut. Ils ont vaincu, régné, connu leur période de déclin (service militaire ou non), puis sont revenus pour un come-back légendaire. Le NBC Comeback Special de 1968, c'est un peu le "Rumble in the Jungle" d'Ali contre Foreman, mais avec le Colonel Parker dans le rôle du manager/adversaire (Parker et Don King : quel duo infernal !). Ensuite, une belle année à Las Vegas pour Elvis, une dernière danse avant la lente décrépitude.

Elvis Presley

En 1977, il n'existe plus que pour ses fans fidèles (quelques millions, avec leurs maris) et les plus de 30 ans. Chez les anciens amateurs lucides, la gêne l'emporte : on préfère ne pas y penser. L'époque est au progrès, pas encore à l'imitation du passé ni à la collection d'objets. On s'assoit par terre, on cale les étagères avec des briques, on se prête disques et livres...Exit Elvis, donc. Fondus au noir les aigles dans le dos, les pattes d'éléphant, les orchestres de Zarathoustra. Il faudra la crise, la neurasthénie, les guerres musicales et les ados dégoûtés par la laideur des années 80 pour le faire resurgir, mince roi noir, pile quand Bowie, le Thin White Duke, lassé, laisse la place. Le purgatoire d'Elvis est court ; sa réhabilitation fulgurante, à la hauteur de sa chute : pas seulement par le marché, mais par la bande magnétique trimballée dans les blousons des teenagers à guitare. Il n'est pas Michael Jackson, has-been parfait recyclé en hologramme. Aujourd'hui, exploiter une dépouille n'est plus un péché : c'est presque un devoir, sinon on gâche. Heureusement, il y a aussi le retour artistique. Deux ans après sa mort, The Clash ose la pochette hommage rose et vert sur London Calling et place « Brand New Cadillac » en deuxième position face A. Morrissey adopte la banane et les fringues d'Elvis ; en 1987, le visage du jeune King orne « Shoplifters of the World Unite ».



Elvis Presley



Hélas, aucun rocker blanc (Petty, Seger, DeVille, Costello...) n'est devenu le nouvel Elvis. Ils restent des maquisards chapardeurs de bonheurs électriques.

Il y a bien Springsteen, le patron de la résistance, qui escalade le portail de Graceland en 1976 après un show à Memphis (le Boss arrêté par un gardien, Elvis était à Lake Tahoe...). Nourri aux deux mamelles d'Elvis et Dylan, il reprend « All Shook Up », « Viva Las Vegas », « Burning Love ». Dylan et Elvis : pile et face. L'un reçu par Nixon au Bureau des narcotiques, l'autre par Obama pour une médaille – mais Bob garde ses lunettes noires dans le Bureau ovale.

Elvis Presley

Conjonctivite ou rock'n'roll attitude ? Peu à peu, l'image d'Elvis (plus que sa musique) réinvestit magazines, cinéma, pub. Dans *Le Club des baby-sitters* (Gallimard Jeunesse pour pré-ados), Carla s'exclame : « J'ai allumé ma radio. Oh formidable ! Ils passent de la bonne musique. Buddy Holly ! Et Elvis Presley aussi. J'étais tellement prise que j'ai résolu quatre exercices sans m'en rendre compte... » Aujourd'hui, les héros de films lui ressemblent : Kurt Russell (le premier), Johnny Depp, Matt Dillon, Luke Perry, David Lynch, Alain Bashung... Le cinéma recycle les photos iconiques de Wertheimer ou Israel : belles gueules, filles accrochées au cou, voitures arrondies, Hollywood-sur-Mississippi, vintage sur tranche.

En 2002, le remix de « A Little Less Conversation » par Nike explose en Coupe du monde, numéro 1 dans plus de vingt pays, boostant Elvis 30 #1 Hits. Reste l'essentiel : la musique. Peter Guralnick, dans *Last Train to Memphis*, montre qu'Elvis était un créateur. En studio, c'est lui le patron : il repère instinctivement le joyau parmi des centaines de maquettes, dit « C'est celle-là » après des dizaines de prises de « Hound Dog » ou « Don't Be Cruel », transforme le plomb en or rock'n'roll. Aujourd'hui, débarrassé des kilos de fin de règne et du Colonel, il redevient un artiste pur.

Elvis Presley

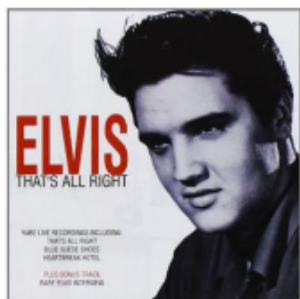


Il aurait adoré bosser avec Rick Rubin comme Johnny Cash, reprendre du Black Keys, Creedence, Doors, Prince, Dylan, Violent Femmes... Elvis nous renvoie à nos sensations d'adolescent : jean, tee-shirt blanc, boots, cheveux humides après la douche, promesse du vendredi soir, néons, musique, vie devant soi. Il n'a pas eu peur de mourir car il n'a pas eu peur de vivre. Gardons la lumière fraîche de l'aube de King Creole : penché sur un balcon en fer forgé à La Nouvelle-Orléans, beau comme un dieu amoureux d'une nymphe, il chante un blues lent et chaud à la vendeuse de crawfish qui passe dans la rue – un blues aussi noir qu'elle, aussi noir que lui, comme la journée qui s'annonce.

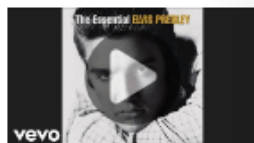
TOP SONGS

“Avant Elvis, il n’y avait rien”, dirait un jour John Lennon. Trente-cinq ans après la disparition du King, l’héritage d’Elvis, c’est aussi toutes ces chansons gravées au fil d’une discographie pléthorique qui ont indiscutablement changé la face du rock.

par Denis Soula et Alain Gouvrieron

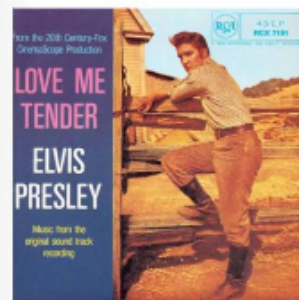


That's All Right (1954)



Introducing Elvis. Le big bang du rock rassemble des éléments épars, déjà là, flottants, avant de les transcender tout en les comprimant. L'explosion de la bombe atomique du rock'n'roll, moins de dix ans après celle de Robert Oppenheimer sur Hiroshima et Nagasaki permet aux États-Unis, à leur corps défendant, de rester les premiers, les pionniers, les libérateurs. Elvis en inventeur, fils de la gêne et de la grâce, accouché par Scotty Moore, Bill Black et Sam Phillips, qui lui aussi kiffait la musique des Noirs. Mister Sam aimait la jeunesse, il donna sa chance à Elvis. Celui-ci, en retour, offrit un avenir à l'américain way of life et à ceux que ça intéressait, ailleurs dans le monde, d'être jeune, sexy, cool et libre. Qui aurait eu envie de refuser?

D.S

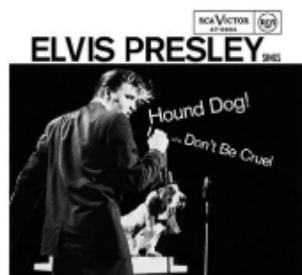


Love Me Tender (1956)



Nul n'a oublié la scène (mythique) du film, sur la véranda. Elvis chantant pour la fiancée (Debra Paget) de son frère qu'il croit mort au combat. Dans les salles de cinéma des fifties, ça frétillait sec. C'était juste comme S'IL chantait pour chaque fille, vous savez? La chanson, signée Ken Darby, s'inspirait d'un air datant de la guerre de Sécession ("Aura Lee") – l'époque où se situe le film, le tout premier d'Elvis. Pour des raisons contractuelles, "Love Me Tender" sera cosignée par Presley (qui n'en a pas écrit une ligne) et la femme de Darby sur le disque, le Colonel Parker imposant finalement qu'elle donne son titre à cette production plutôt réussie, rebaptisée le Cavalier du crépuscule pour le public français.

A.G

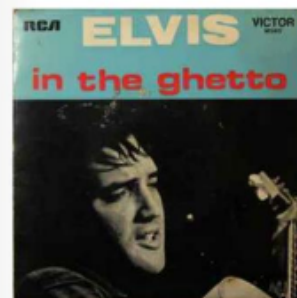


Hound Dog (1956)



Depuis qu'ils ont entendu Freddie Bell l'interpréter à Las Vegas en avril 1956, Elvis et les potes la jouent, on the road. C'est même le clou de leur spectacle; et le pic d'audience du show télévisé de Milton Berle au mois de juin. Des millions d'Américains ont vu comment Elvis bougeait, comment Scotty électrifiait le son de sa guitare. De Bob Dylan à Bruce Springsteen, combien ont juré de faire pareil? Son tribut payé au blues, Elvis fait la promesse du rock'n'roll. La jeunesse américaine a compris. Pas besoin d'un dessin. D'ailleurs, quelques mois plus tard, filmé uniquement au-dessus de la ceinture dans un autre show, Elvis, immobile, laisse travailler l'imagination des téléspectateurs. Il les rend aussi complètement dingues. Le rock kamasutra était né. Vendu à cinq millions d'exemplaires en six mois, le manuel d'émancipation propage le feu sur tout le continent.

D.S

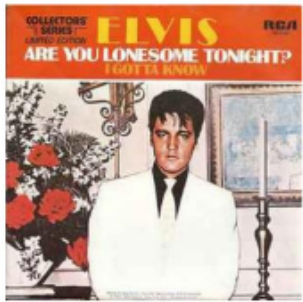


In The Ghetto (1969)



"Papa, tu connais la récitation d'un chanteur qui s'appelle Elvis Presley?" Combien d'enfants ont demandé cela à leurs parents, dans le courant des années 70, bien après qu'"In the Ghetto" eut connu son destin de tube planétaire. On l'étudiait à l'école, comme un long poème. Elvis avait été choqué par l'assassinat de Martin Luther King, survenu chez lui, à Memphis. Élevé au milieu de Noirs aussi pauvres que lui, il avait aimé leur musique, leurs fringues, leur humour, leur manière de vivre. Il n'y avait pas de préjugés en lui. Il n'a rien volé aux Noirs simplement parce qu'il était avec eux, parce qu'il était l'un d'entre eux. Il avait traversé le fleuve. Crossover...

D.S



Are You Lonesome Tonight (1960)



Le fou rire (historique?) d'Elvis avec sa choriste sur la scène de l'International Hotel de Las Vegas en août 1969 n'était en rien une moquerie à l'encontre du Colonel Parker. Pourtant, c'était bien lui qui lui avait imposé cette vieille chanson désuète, la préférée de sa femme, à ce qu'il disait. Avec "It's Now or Never", l'adaptation d'"O Sole Mio", "Are You Lonesome Tonight" façonnait l'image d'un nouvel Elvis aux antipodes du rebelle rock des débuts. Lors de la séance, Presley vira tout le monde du studio et demanda à Chet Atkins si l'on pouvait baisser les lumières ("à l'époque les studios étaient éclairés comme des supermarchés... il voulait chanter dans l'obscurité", racontera Atkins), cherchant à retrouver l'émotion de "My Happiness", la toute première chanson qu'il avait jamais enregistrée, avec juste une guitare acoustique, une basse et une batterie. C'est cette version qui allait être gardée, envers et contre tous. Un hit, à l'évidence un hit.

A.G.

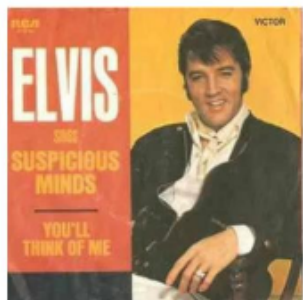


Blue Moon (1954)

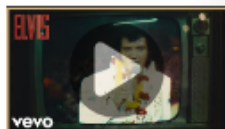


C'est le lendemain du D-Day. Quelque chose est arrivé, mais personne ne sait mettre de mot sur ce qui s'est passé. Le soir, après le boulot, ils se retrouvent pourtant, gueule de bois mais sourire en banane, musiciens, producteur, secrétaire. Elvis aime cette ballade de Rodgers and Hart, un classique du jazz. Mais ça ne marche pas. Rien ne marche d'ailleurs. Il leur faudra des semaines avant de retrouver la source du miracle, le son, l'énergie, le ton. Il faudra se risquer au-dehors, dans la moiteur des jours sans fin. En attendant de remettre le feu aux poudres, le 19 août c'est une plainte, un épuisement, un premier blues ralenti, qui meuble le temps suspendu. Un slow après un rock, combinaison imparable, bad boy, tender boy. Gars tenus en respect et filles à genoux. Déjà.

D.S

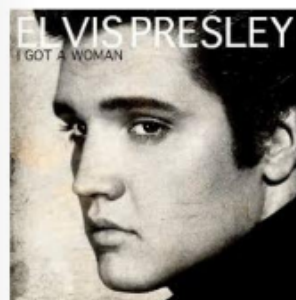


Suspicious Minds (1969)



Retour à Memphis. Hautement symbolique. Cette nuit de janvier 1969, Lincoln "Chips" Moman est aux manettes et les backings tracks reprennent à l'identique les arrangements de la version originale gravée un an plus tôt par Mark James (l'homme de "Always on My Mind"). Malgré quatre années de silence radio, Elvis est totalement à l'aise lors de ces séances. Il insuffle à sa partie vocale la même émotion que pour "In the Ghetto", enregistré la nuit précédente. Tout le monde, dans le studio, est certain de tenir LA chanson. D'ailleurs, seulement quatre prises suffisent à la mettre en boîte. À sept heures du matin, tout le monde se dit au revoir. Sur le parking du studio, Elvis marche vers sa limousine en se demandant si cette histoire d'adultère suspecté aurait pu lui arriver. Avant de balayer cette idée. Il s'apprête à s'envoler pour la station de ski d'Aspen en compagnie de Priscilla. Laissant à d'autres le soin de régler les (habituelles) histoires de business autour de "Suspicious Minds".

A.G

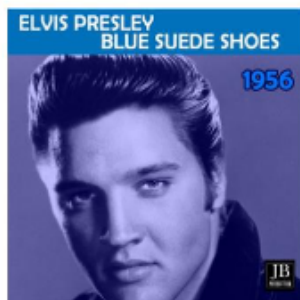


I Got a Woman (1956)



Première échappée hors de la ville. À peine passé chez RCA, Presley est à Nashville, chez Chet Atkins, qui en verra d'autres, mais se fend d'un coup de téléphone à sa femme : "*Laisse tomber ce que tu es en train de faire et rapplique...*". Nouveau producteur, musiciens supplémentaires, premiers requins rôdant dans le studio. Seul Elvis, flegmatique, sait. Il sait qu'il joue cette chanson de Ray Charles en concert, qu'elle cartonne. Début de la théorie de l'accélération du tempo des morceaux. Prépunk, speedy Elvis, sprinter pied au plancher, prend le monde de vitesse.

D.S

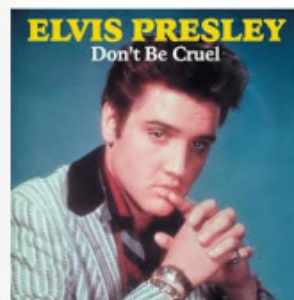


Blue Suede Shoes (1956)



Sur Dailymotion, on trouve deux films de la chanson, l'un avec Carl Perkins et l'autre avec Elvis. Comme dirait Raymond Depardon, *"il n'y a pas photo"*. Orchestres et plans caméras sont identiques, mais les chanteurs n'incarnent pas de la même manière ce court rockabilly. Carl Perkins, en même temps que Johnny Cash, a remplacé Elvis dans les studios de Sun Records. En décembre 1955, il écrit ce tube, inspiré par un danseur qui ne voulait pas que sa cavalière lui abîme ses chaussures en daim bleu. Au même moment, aux studios RCA à New York, un reporter décrit ainsi Elvis : *"Ses ongles sont rongés jusqu'au sang. Il porte un pantalon anthracite, une veste de sport grise, une chemise lavande de style cow-boy et des mocassins en alligator bleu éraflés et usés au talon."*

D.S



Don't Be Cruel (1956)



Un après-midi du mois de juillet 1956 à New York. Après avoir enregistré "Hound Dog" le matin, Elvis déjeune d'un sandwich et d'un Coca. La clim' ne marche pas, il sort prendre l'air, signe des autographes. En revenant, l'ingénieur du son lui passe cette chanson d'Otis Blackwell, dans le tas de celles qu'on voudrait lui faire graver. *"Il y a quelque chose qui me plaît là..."*, lance-t-il. Vingt-huit prises plus tard, avec les Jordanaïres, Scotty, Bill et DJ Fontana à la batterie, c'est dans la boîte. La nuit tombe. Entre musiciens, on parle d'horaires de train, celui de Memphis, à attraper, pour un dernier concert avant les vacances. Le lendemain d'ailleurs, Elvis croise Gene Vincent à la gare et le félicite pour le succès de "Be Bop a Lula".

D.S

BAZ LUHRMANN'S

EPIC

ELVIS PRESLEY IN CONCERT

ORIGINAL MOTION PICTURE SOUNDTRACK



ORIGINAL MOTION
PICTURE SOUNDTRACK

